Zeitschrift: Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung

Herausgeber: Schweizerische Stiftung Für das Alter

Band: 31 (1953)

Heft: 1

Artikel: Quelques résultats d'une enquête sociale et psychologique sur cent personnes âgées de deux villages du Bas Valais

Autor: Rossetti, Iris / Repond, André / Piffaretti, G.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-721387

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quelques résultats d'une enquête sociale et psychologique sur cent personnes âgées de deux villages du Bas Valais

(Enquête faite par Mlle Iris Rossetti, assistante sociale, sous la direction du Dr André Repond.)

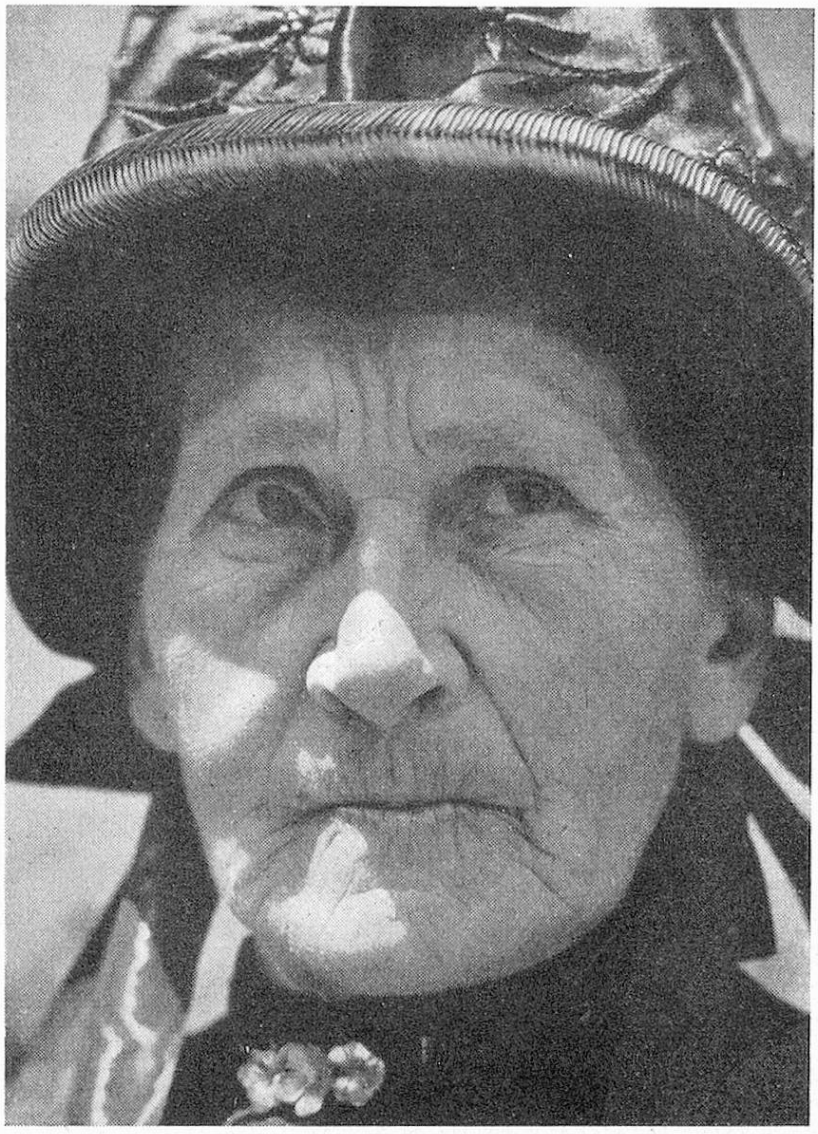
Nous avons voulu étudier la situation de ces 100 personnes âgées de 65 ans et plus, non pas au point de vue statique présent, mais, dans la mesure du possible, en fonction de leur vie antérieure et de ce qu'ils pensaient et attendaient de leur avenir. Pour tenter de réduire le nombre des facteurs sociaux ayant déterminé ces existences, nous avons choisi comme objet de cette étude deux villages valaisans aux conditions relativement simples. Le premier, un village agricole de montagne, très traditionnaliste et l'autre, un village de plaine, avant tout agricole mais dont un certain nombre d'habitants sont occupés dans les industries d'une petite ville voisine. Il y a des différences très sensibles dans le mode de vie de ces deux agglomérations; leurs populations en sont, toutefois, très sédentaires, en sorte que la plupart de nos sujets n'ont guère subi d'influences autres que celles du milieu où ils ont passé tout ou presque de leur existence. Cinquante personnes (hommes et femmes en nombre égal) ont été étudiées, soit assez exactement la moitié des gens d'âge de chaque village.

Un questionnaire très détaillé avait été soigneusement préparé, mais il n'en a pas été fait usage directement dans les entretiens avec nos sujets, car il s'agissait avant tout de gagner leur confiance, d'établir un bon contact affectif avec eux, de les faire parler librement de leur passé, de leur présent, de leur avenir, de leurs sentiments, de leurs soucis, leurs attachements, leur opinion sur eux-mêmes, leurs proches, leur succès dans la vie, bref de toutes les préoccupations majeures et mineures qui furent et sont la

trame de leur existence. Cela ne fut pas toujours facile. Certains ne trouvaient plus rien à dire après une à deux heures, mais pour d'autres une demie journée, parfois davantage, était à peine suffisante. Quelques uns, déprimés, voyaient le passé tout en rose, le présent et l'avenir tout en noir, avec une évidente déformation affective. Ce n'était pas la règle, comme on le croit communément.

Nous avons été frappés de voir aussi combien vif était généralement l'intérêt que me portaient mes sujets: ma coiffure, mes vêtements, mes moyens d'existence faisaient l'objet de questions et de commentaires gentiment flatteurs. Souvent j'étais assise sur la sellette fort longtemps avant de pouvoir interroger à mon tour. Les femmes surtout menaient leur enquête sur moi avec une extrême habilité: qui étaient mes parents, que faisaient-ils, étais-je payée pour ces visites, quel âge avais-je, étais-je fiancée, etc. . . . etc.? Il y avait quelque méfiance aussi: on me prenait pour une contrôleuse de l'A. V. S. chargée de voir si les bénéficiaires des rentes transitoires les recevaient légitimément. Par exemple, lors d'un premier entretien, un de mes sujets ne fit que se plaindre de ses difficultés matérielles, des mauvaises récoltes. Il changea de ton au cours d'une seconde entrevue: je vous avais pris, dit-il, pour une envoyée de l'AVS.

Une autre surprise: je m'attendais un peu à trouver des gens primitifs et ignorants. Or, très commerçants et en relation avec toute la Suisse et même avec l'étranger pour l'écoulement de leurs produits, voyant passer beaucoup d'étrangers, ils sont très avisés, au courant de tout par les journaux et la radio. Mais toutes ces connaissances n'influencent en rien leur manière de vivre. Ils sont même généralement en pleine opposition contre les progrès modernes, le confort en particulier, qui ne compense pas les dépenses qu'il exige. Les montagnards sont travailleurs, parcimonieux, fiers de leurs coutumes et de leurs mœurs. Mes sujets de la plaine, d'origine plus hétérogènes, se



Vieille paysanne de la valée de Lötschen (Valais)

sont montrés plus souples, moins économes, beaucoup moins soumis à l'empreinte collective d'un milieu fermé, d'un clan, que les montagnards.

Statistiquement parlant, sur les 52 femmes interrogées, 27 m'ont très bien reçu et 10 d'entre elles m'ont offert une charmante hospitalité. Neuf autres, fort aimables, ont été moins ouvertes. Douze, enfin, m'ont montré une certaine méfiance. La famille de deux autres sujets a été fort accueillante mais non pas les deux vieilles da-

mes, très repliées sur elles-mêmes. Et enfin, il a fallu des trésors de diplomatie et de ruse pour obtenir la grâce d'un bref entretien chez les deux derniers sujets.

Mes hommes ont été encore plus aimables car, sur 48, j'ai été fort bien reçu par 33, dont 8 m'offraient l'hospitalité. Neuf autres furent accueillants mais sans chaleur. Quant aux six derniers, il y avait deux débiles, un ivrogne, deux pauvre types paralysés par la timidité et, enfin, un grand inquisiteur qui, après une heure, savait tout de moi et me fit une chronique résumée des évènements mondiaux, sans rien me dire de lui-même.

Les conversations se développaient d'elles-mêmes. Le plus souvent, elles débutaient par l'exposé de tracas et soucis matériels du moment présent puis se dirigeaient, avec plus ou moins de délices, vers le passé pour remonter ensuite aux problèmes affectifs du présent et de l'avenir. Les hommes qui, en général, tenaient à faire bonne impression, cherchaient à embellir le passé et à exagérer leurs possibilités actuelles. Ils désiraient surtout prouver qu'ils étaient encore utiles, qu'ils n'étaient pas „vieux". Mais rares étaient ceux qui, après un bon moment de conversation, se disaient contents de leur sort. Plusieurs se laissèrent aller à de véritables confessions, au cours desquelles ils ne pouvaient plus retenir leurs larmes. Les plus dissimulées se trouvaient parmi les vieilles demoiselles. Elles voulaient, entre autre, me faire croire qu'elles possédaient le secret du bonheur.

Plusieurs entretiens eurent un cachet très pittoresque. Lors de ma première visite au village de montagne, je fus arrêtée à le descente du train par une vieille dame que le village aime à taquiner pour son originalité. Bien qu'elle ressemble à un épouvantail, elle a une curiosité très vive et ne laisse pas passer un train sans venir voir s'il y a du nouveau. Très touchée par mon intérêt pour les personnes âgées, elle m'invita chez elle. Je suivis donc cette petite vieille ratatinée, au visage sale, coiffée d'un béret cras-

seux, couverte d'un manteau dont on ne pouvait deviner la couleur. Nous conversâmes assises sur les escaliers de sa maison, car personne n'entre dans dans son appartement. Les locaux qu'elle habite sont hermétiquement fermés, fenêtres et portes doublées de chiffons et de vieux tapis, afin que le froid n'y pénètre pas, et ceci été comme hiver.

J'ai aussi rencontré une vieille paysanne coiffée du foulard rouge et fumant la pipe derrière son mazot. Elle vivait seule, fuyant la société. Je m'assis à ses côtés et la conversation s'engagea, sans présentation, sur un ton familier.

Quelques unes de ces prises de contact furent très amusantes. Ainsi une veuve, à laquelle son ancienne profession conférait une certaine importance, se fit passer pour la sœur de la personne que je cherchais, jusqu'au jour où j'appris que, en réalité, il n'y avait point de sœur. Afin de ne point la blesser, j'ai contourné la difficulté en disant qu'elle aussi m'intéressait. Malgré bien des résistances, elle finit tout de même par me prendre pour confidente.

Plusieurs visites furent agrémentées de musique. Quelques vieillards, en me parlant du passé, entonnaient une vieille chanson et me faisaient remarquer avec fierté qu'ils en savaient tous les couplets. Une fois même un vieil original, misanthrope, vivant seul dans une cabane, me fit l'honneur des sons discordants de son accordéon. Un vieillard marié, auquel le titre du doyen du village donne les forces nécessaires pour espérer devenir centenaire, était en train de chanter des litanies devant son chalet. Comme je le complimentai, il me chanta plusieurs très vieilles ballades en patois. Quel plaisir de me prouver qu'ils possèdent toujours de la voix et de la mémoire!

Presque tous eurent besoin de me montrer qu'ils étaient encore capables d'agir, qu'ils avaient réalisé des prouesses que personne n'accomplirait à nouveau et que,

au fond, nul ne pourrait les remplacer. Chez l'un deux, il y a une magnifique collection d'objets du pays, qui sont, paraît-il, introuvables aujourd'hui . . . Chez un autre, la désunion de la famille est née depuis que son infirmité ne lui permet plus de s'occuper de ses biens, preuve de son importance et de son autorité antérieures . . . Dans le village de plaine, j'eus moins de rencontres originales.

Statistique.

Contrairement à la règle générale, il y a sensiblement moins de femmes que d'hommes âgés dans notre village de montagne (hommes: 5,5%, femmes: 3,5%). En compulsant les statistiques du Valais pour 1941, nous avons constaté que cette même dérogation à la règle existe pour la presque totalité des villages de montagnes. Par contre, notre village de plaine voit, comme presque partout ailleurs, une longévité plus grande des femmes. Nous avons constaté, en outre, que la longévité paraît plus fréquente dans les villages de montagne que dans les villages de plaine.

Situation économique.

Nous avons constaté que la plupart de nos sujets ne souffraient pas d'indigence et qu'ils vivaient même dans une relative aisance. En effet, sur nos 50 montagnards, 24 avaient une fortune ou des revenus dépassant le niveau minimum qui leur eût donné droit aux prestations des rentes transitoires de l'AVS. 18 personnes bénéficiaient de ces dernières et nous avons soupçonné que certaines d'entre elles pouvaient y être parvenues par des artifices tels que distribution de leurs biens à leurs enfants. La situation matérielle des gens du village de plaine parait moins favorable. En effet, sur 50 vieillards, 17 seulement avaient un revenu ne leur donnant pas droit aux rentes

transitoires de l'AVS et 25 les recevaient. Nous n'avons pas d'éléments de comparaison avec d'autres villages ni avec les populations citadines.

Nous avons noté que le sentiment d'insécurité chez le vieillard crée très souvent en lui une inquiétude matérielle non justifiée, qui l'oblige à économiser, à thésauriser, à se priver, à s'approvisionner, tel l'exemple de cette femme de 78 ans, riche propriétaire, qui négligeait de cultiver sa terre pour n'avoir pas à payer de main d'œuvre ni devoir verser de cotisation à l'AVS. Autre exemple: une vieille fille, également riche propriétaire, se plaignait d'être seule; je lui proposais de s'offrir, pour se distraire, un poste de radio. „J'y ai bien pensé, répondit-elle, mais je ne puis me résigner à débourser une aussi grosse somme". Dans deux autres cas, dont la situation financière me sembla réellement difficile, j'ai eu pourtant l'impression que si le problème psychique avait pu être résolu, le problème financier n'aurait plus eu la même acuité. Il s'agissait de deux couples dont les maris étaient très préoccupés: l'un au chômage parce que trop âgé pour travailler sur un chantier, l'autre parce qu'une infirmité l'immobilisait à la maison.

Nous avons noté des appréciations subjectives intéressantes à propos de l'application de l'AVS.

Constatations sur la santé de nos sujets.

La santé fait l'objet de la préoccupation majeure, parfois même exclusive, de presque tous nos sujets. Nous pouvons le comprendre quand nous constatons que sur 29 femmes du village de plaine, 12 souffraient de maladies ou d'infirmités graves, 12 autres se plaignaient de maux plus ou moins réels ou exagérés et 5 seulement se disaient en bonne santé. Par contre, sur 23 femmes à la montagne, 14 étaient en bonne santé, 5 accusaient des maux légers et 4 seulement étaient gravement atteintes. La santé des

hommes étaient meilleure, en plaine comme en montagne, puisque sur 21 en plaine, 3 seulement étaient sérieusement handicapés, 12 étaient en parfaite santé et 6 souffraient de maux légers. A la montagne, 16 se trouvaient en parfaite santé, 8 accusaient des maux légers et 3 seulement étaient sérieusement atteints.

Nous répétons que, bien ou mal portants, tous se préoccupaient beaucoup de leur santé physique. De même, ils étaient inquiets de la diminution réelle ou apparente de leurs facultés mentales, spécialement de leur mémoire.

(à suivre)

Qualche esperienza d'un medico di campagna su gente vecchia

Il mio primo contatto con la vecchiaia (quella degli altri, s'intende) lo ebbi fin da ragazzo quando ricevevo ogni sorta di attenzioni dalla mia nonna materna che morì a novant'anni dopo una senilità trascorsa in perfetta prontezza e lucidità di mente.

La nonna, per una casuale mia rassomiglianza fisica e del carattere col suo defunto marito, mi colmava di gentilezze e, oltre che prepararmi ogni genere di leccornie ch'ella sapeva destramente occultare alla naturale gelosia degli altri nipoti, mi faceva l'oggetto delle sue confidenze.

Erano lunghi e coloriti racconti di episodi della sua vita che affidava alla mia curiosità avida di aventure. Passavano davanti agli occhi attoniti della mia fantasia immagini di interminabili viaggi a piedi, in diligenza o coi primi treni a vapore, attraverso pianure immense, sotto gallerie oscurissime, in pieno solleone o tra i rigori dell'inverno. Faticosamente e a prezzo di mille disagi, la famiglia giungeva in un ignoto villaggio delle Alte Alpi,

Al ritorno dal lavoro

prendeva dimora in un'umile casupola e si adattava a trascorrere mesi ed anni con mezzi primitivi in paese sconosciuto, dove il Genio militare faceva allestire fortificazioni che nella mente dei costruttori avrebbero dovuto resistere ai poderosi assalti delle più attrezzate artiglierie o il Governo provvedeva a diffondere o prolungare la rete ferroviaria nazionale.

Diventato medico, ne curai con amore le ultime malattie e ricordo che, ogni qualvolta superava una nuova crisi asmatica, mia nonna si mostrava delusa e si rammaricava perchè per giungere al gran traguardo avrebbe dovuto „ricominciare", ripassare cio è attraverso le sofferenze così faticosamente sormontate.

* * *

Trasferitomi come medico condotto nella Bassa Valle, il mio contatto coi vecchi divenne più stretto e quotidiano, perchè ebbi ad occuparmi (e me ne occupo ormai da un quarto di secolo) della salute di una quarantina di vecchie ricoverate. Conobbi pertanto un numero ragguardevole di persone in età avanzata, nè, a malgrado della lunga esperienza, potrei dire di aver imparato quando, in un individuo, abbia inizio la vecchiaia. Se è vero infatti che uno spirito arguto e giovanile come quello del ginevrino prof. Roch può affermare ancora oggi a 75 anni che la vecchiaia incomincia due anni dopo l'età che si ha, è altrettanto vero che chiunque, come me, può aver conosciuto persone di alcuni lustri più giovani di lui che, oberate da malanni o schiacciate sotto il peso di avvenimenti più grandi di loro, dimostrano di essere già da un pezzo cadute in preda al dissolvimento della vecchiaia. Nel ricovero infatti accanto al vecchio arzillo, diritto ed acciaino, lucido e pronto, come può essere la signora Cherubina che porta con sorprendente disinvoltura il peso delle sue 87 primavere, trovi l'immusita e querula signora Maria, sempre triste e lamentosa, giustamente crucciata per l'abbandono in cui è lasciata da gran parte dei suoi sette figli.

Lì accanto riposa in poltrona, matronale nei suoi 90 chili, la buona Carolina, la cui bocca, tra un pasto e l'altro, è sempre in moto per ruminare boconi di pane raffermo o frammenti di ossi da mordere. Ipertesa e pletorica, non riesce a convincersi quanto sarebbe utile ai

suoi organi sovraccarichi ridurre l'alimentazione; ma essa non ha mai letto i consigli di Cicerone e non sa pertanto che non si può immaginare nulla di più assurdo che aumentare le provviste di viaggio a mano a mano che il cammino da compiere diminuisce.

E non puoi passare davanti al letto attiguo senza dover riudire, cento volte ripetuta (ma è poi vero che ascolti o piuttosto il tuo pensiero non corre ai malati che con maggiore urgenza ti reclamano) l'autobiografia della Giovannina, che fu per cinquant'anni al servizio di una nobile famiglia luganese ora decaduta e la cui padrona è venuta essa pure a finire nel medesimo Ricovero. Fa pena, ma è nel contempo significativo in tempi senza pace, vedere serva e padrona, vissute insieme per mezzo secolo in giorni più favorevoli, scomparsa ogni gerarchia convivere fianco a fianco ed a pari condizioni come vere sorelle di una stessa famiglia. Come la nobiltà d'animo della signora non ha gravato ai bei tempi sull'umile dipendente, così ne e ora ripagata dallo sguardo amorevole di questa donna del popolo, sempre pronta a porgerle aiuto, sempre fedele nel conforto con la parola.

Perchè a far contente le povere vecchiette basta infatti spesse volte una medicina di poco prezzo se pure di molto valore: la buona parola.

E sufficente, quando non sappiano esse stesse rassegnarsene, convincerle che si comprende la loro triste situazione (la quale però non è più infelice di quella di tanta povera gente meno anziana) e che si cercherà di soccorrerle nel corpo e nello spirito. Le loro aride labbra si apriranno tosto ancora al sorriso, nei loro occhi brillerà di nuovo la luce della speranza, mentre nel nostro cuore sentiremo ardere la gioia di aver ridato a delle povere creature, già tanto vicine al definitivo tramonto, la fede nella breve vita che ancora loro rimane.

Dr. G. Piffaretti, Castel San Pietro.